

P oésie 3



éditions
de l'Oésie

o é s i e

3

Poésie

Numéro 3, 2000
Revue fondée en 1997
par Bertrand Tremblay et Richard Ste-Marie

Coordination et composition graphique :

Bertrand Tremblay

Comité de rédaction :

Jean Deronzier

Jean Dorval

Monique Laforce

Geneviève Rey

Gaston Sylvain

Édition électronique :

Gaston Sylvain

Relations :

Arlette Fortin

Révision linguistique :

Alinéa Communication écrite

Impression :

Jet Copie

Impression de la couverture :

Imprimerie ABC

Reliure :

Reliure de la Capitale

Distribution :

Les éditions de l'Oésie

Pour participer à la revue, faites parvenir vos textes au coordonnateur, de préférence par courrier électronique.

Les copies papier doivent être fournies en deux exemplaires et ne seront pas retournées.

L'éditeur se réserve le choix des textes qui seront retenus.

Les auteurs conservent l'entière responsabilité des textes publiés.

Les éditions de l'Oésie,
225-A, Châteauguay, Québec (Québec) G1K 2E1

Courriel :

brtremble@yahoo.com

Site Internet :

www.ava.qc.ca/edition/RevuePoesie

Thème du prochain numéro :

Sur la route...

© Les éditions de l'Oésie et les auteurs

Dépôt légal :

Bibliothèque nationale du Québec 2000

Bibliothèque nationale du Canada 2000

ISSN 1480-1140

Ce numéro 3 de la revue *Poésie* existe sur papier et en version électronique destinée à l'Internet. Il en a été tiré cent quarante-cinq exemplaires sur papier 100% recyclé Cross Pointe Genesis script laitéron. La version électronique de ce numéro 3 peut être imprimée, en tout ou en partie, à des fins personnelles. Dans le cas de diffusion restreinte d'une reproduction intégrale ou partielle de l'œuvre, l'autorisation de l'éditeur est requise. Toute reproduction devra obligatoirement inclure cette page avec la présente notice, en plus des noms des auteurs concernés. L'éditeur conserve plein pouvoir de révoquer ces autorisations en tout temps. De plus, il n'est pas permis de tirer de cette reproduction un profit direct ou indirect. Les éditions de l'Oésie restent seules détentrices de tous les droits d'édition, d'adaptation, de diffusion et de traduction de la revue. Chaque auteur conserve l'intégralité des droits de propriété de ses œuvres incluses dans le présent numéro.

Et le silence est-il toujours tant le silence ou un certain consentement à ceci que nous sommes seuls, absolument, et parfois profondément ensemble dans l'écoulement des heures, ensemble avec chacun sa même soif, installant chacun, face à face, à côté de chacun son assiette, une invisible assiette jumelle dont nous ne disons rien, mais dont chacun nous attendons cet indispensable accomplissement, l'amour, enfin. L'amour.

Geneviève Amyot

1945-2000

Je t'écrirai encore demain

o **S** m m a i r e

lecture passion *Monique Laforce nous communique cette fois-ci son amour pour les textes de Marc Chabot.* 7

invités *Luc Lecompte et Michel Pleau ont accepté notre invitation à collaborer à ce numéro.* 32

regard *Richard Ste-Marie, qui a quitté la revue comme éditeur, est l'artiste visuel invité de ce numéro ; il partage aussi sa vision du thème **Ailleurs.*** 103

<i>convives</i>	Jean Dorval	16
	Guy Genest	18
	Louise Fortin Ouellet	22
	Jean Grignon	24
	Guy Désilets	28
	Julie Dorval	46
	Aline Boutet	50
	Jean Deronzier	52
	Geneviève Rey	58
	Bertrand Tremblay	62
	Oneil Bouchard	65
	Normand Géois	68
	Monique Laforce	74
	Guylaine Pelletier	76
	Jean-Baptiste Desgagnés	78
	Arlette Fortin	80
	Augustin Michel	82
	Pierrette Pelletier	83
	Christian Fleury	84
	Louis Bergeron	86
	Bernard Fiset	89
	Gaston Sylvain	90
	Claudie Gignac	94

<i>correspondances</i>	Une nouveauté qui nous mettra en contact avec des auteurs fréquentés par les participants de ce numéro.	96
------------------------	---	----

e c t L u r e
a s s P i o n

ceci n'est pas une déclaration d'amour

Je l'écris en complicité avec Magritte mais ce n'est surtout pas, ce n'est pas non plus une déclaration d'indifférence.

Je ne vous connais pas et je vous aime. Je sais peu qui vous êtes dans ce quotidien de sable qui nous recouvre tous. Je ne connais que des bribes de celui qui, à l'extérieur de vous, ne lit pas ou n'écrit pas. Vous enseignez, vous souffrez du diabète, vous portez la barbe. Nous en sommes tous un peu là. Un peu autrement. Un peu pareils. Ces faits m'intéressent un moment. Description d'un personnage pour habiter les livres. Paysage ou décor derrière le portrait. Non, je ne sais rien de cet homme que vous êtes ailleurs que sur cette page où je vous lis. Où je vous reconnais. Ce n'est pas dans cet ailleurs, ce quotidien de l'autre-vie, que je vous aime.

Sauf que parfois, souvent, vous vous tenez sous la lumière des lampes et vous lisez. Votre regard quitte le livre, l'oublie presque. Quelqu'un à l'intérieur de vous refait le monde. Crée les personnages. Retrouve les émotions. Puise au fond de soi. Les

pensées se poursuivent dans votre tête, votre cœur, votre vie. Vous avez des idées, cette audace de vous confronter à ceux qui vous précèdent, vous accompagnent. J'aime ceux qui lisent les livres. Qui osent les lire jusqu'à provoquer la crue des eaux de la mémoire. Où dériver. Quand vous lisez les livres, je vous aime. Quand vous acceptez le risque de vous perdre, ou celui de vous faire face, je vous aime.

Parfois, souvent, le livre se poursuit sous vos doigts. Je ne sais rien de votre façon d'écrire. De la manière dont les mots s'alignent sous le crayon ou le clavier. Ceci vous appartient. Je ne sais rien. Ce n'est pas là que je vous aime. J'ai ce besoin, ce désir que les mots s'inventent, se prolongent, s'appellent et se répondent. J'aime ceux qui écrivent les livres. Vous ajoutez de l'eau à la rivière. Des vagues à la mer. Des heures à la vie. Pour que rien ne s'interrompe du réel de vivre. Quand vous écrivez les livres, je vous aime. Quand vous écrivez la vie, je vous aime.

Parfois, souvent, je me tiens sous la lumière des lampes pour vous lire. Je découvre des personnages. J'en retrouve d'autres. Je reconnais les émotions, les pensées, les idées même. J'aime ceux qui font lire. Qui donnent asile dans cette maison, ce bateau, cette dérive. Je ne suis plus seule avec le bonheur, le désespoir, la solitude et les mots. Je m'habite. J'habite l'errance. Quand vous me donnez à lire, je vous aime.

À mon tour, j'ai des mots au bout des doigts. Du crayon ou du clavier. Des mots pour me poursuivre. Pour durer. Dans le désir de durer. Alors j'écris. Je vous écris.

ceci est une lettre d'amour

Monique Laforce



une échappée hors du monde

La lecture est une échappée hors du monde. Peut-être le seul véritable ailleurs qui nous reste puisque ce monde, désormais mondialisé, n'est plus que du même partout.

Il nous reste nos cœurs et nos âmes. Nos vies secrètes, nos échappées de conscience. Le plaisir de lire. Je n'oublie jamais qu'un livre est une parole. J'ai la responsabilité comme lecteur de lui donner vie. Lire, c'est faire naître. Lire est une création puisqu'il y a une rencontre. Je parle de lire, je ne dis pas surfer sur une phrase.

Je ne lis pas pour faire des vagues. Je ne lis pas pour me donner l'impression que je bouge. C'est l'immobilisme de la lecture qui me plaît.

Je suis celui qui va et vient entre les mots. Je rêve d'un seul et unique livre où nous viendrions déposer toutes nos écritures. On pourrait le nommer le grand livre de la souffrance ou le grand livre du bonheur, il me semble que ce serait exactement la même chose.

La lecture est une échappée du monde. Une évasion.

Me désenchaîner du réel. J'invente avec les autres. Je respire. Je prends le large.

Rien d'autre.

Cette simple petite chose que celle de s'asseoir pour entrer dans un univers qui n'est pas le mien mais qui le deviendra aussitôt les premières pages lues.

Mais j'aime aussi le retour dans le monde. J'aime savoir que j'aurai un œil plus ouvert, des sens encore plus aiguisés pour mieux entendre les bonheurs et les souffrances du réel.

Je suis un grand voyageur qui ne se déplace presque jamais.

Ce voyage, ce n'est que de l'amour.

Une phrase, lorsqu'elle est vivante, parcourt la terre et s'arrête tout près de nous pour nous faire entendre le chant de l'être.

Je lis et je suis de ce monde.

Marc Chabot



i l l **A** e u r s

Jean Dorval

quelques poèmes disparus

Une efface de foudre est passée sur la page. Ou plutôt sur l'écran. Elle a tout dévasté. Jusqu'à l'arc-en-ciel qui se disait à l'abri des logiciels... Il ne reste plus que des bits jouant à cache-cache avec le maître d'œuvre qui vit cette situation pour le moins grotesque : la disparition d'un éventail de sensations dites poétiques. Et puis après. L'alphabet n'en est pas à son dernier souffle au cœur. Je n'ai qu'à m'en prendre non pas au clavier mais à mes doigts seuls. Et à reprendre pulsations de plume en accordant de mon mieux ma respiration aux vibrations virtuelles de l'écriture. Les serviteurs de mon pauvre cerveau se sont laissé prendre à l'excès de confiance en la machine... J'écrirai sans doute mieux dans dix minutes, si je parviens à oublier ma maladresse dans un traitement de texte. Cela dit, je n'essayerai pas de faire effort de mémoire pour retrouver les mots perdus. Il y en a d'autres qui sont déjà prêts à être cueillis malgré les klaxons des corneilles. Les cris de mon voisin, par exemple, pendent sur le pare-brise de la clôture... Je pourrais devenir son interprète par défaut, le navigateur secret qui apparaît subrepticement dans son monologue, comme un chat de gouttière au microphone de cette partition de rue. Mais comment aurais-je eu cette possibilité conviviale (le partage de nouveaux airs) si j'avais conservé mes textes ? Leçon de taille pour pêcheur sans hameçon. Tout est vraiment semé dans cet univers. Cette nuit, sous l'oreiller des étoiles, je récolterai des électrons.

un poème traîne sur la table

N'y touchez surtout pas ! Il prendra lui-même ses ailes lorsqu'une fenêtre ouverte décidera de la plénitude du vent pour son envol. C'est ainsi que le poète rêve la destinée d'un poème. En quelles mains se porteront désormais les émotions et les sueurs de son existence. Mais cette fenêtre est le miroir d'une personne dont les yeux sont les carreaux rétinien qui prétendent déjà à la forme de cette évasion. Va-t-elle lui donner impertinemment le coup de pouce désiré par l'auteur de ces quelques vers ? En faire une fusée pour qu'il s'échappe comme un papillon fleuri ? S'exercera-t-elle à une lecture rapide en diagonale ? Elle hésite. Elle regarde furtivement les mots de loin. Mais pourquoi donc je me retrouve face à face avec ce chiffon à moitié déchiré, taché d'empreintes de café ? Qu'est-ce que l'auteur de ce billet effarouché a voulu me transmettre en ce matin de solitude ? Le retour d'une oie blanche est sans doute la seule réponse, se dit-elle.

Guy Genest

chants

Les chants les plus sauvages émergent de la mer
lourds de sel et de varech ronds comme des gueules de poissons
et fermentent dans l'air avec des odeurs fortes
ils roulent sans fin dans la gorge de ceux qu'ils ont rendus sourds

d'affreux naufrages nous habitent ;
nos corps sont de houle affamée où s'enfoncent à jamais
les mille rames d'un vaisseau divin
or nous crevons d'ennui sous ces beautés qui nous malaxent en passant
et qui fuient, qui se perdent à l'horizon des larmes

nous croyons avoir soif d'une voie d'eau dans la coque du ciel
mais nos nuages sont plus gris que n'est le jour au fond des soutes de nos cœurs

il faudrait éviter de retenir la vague qui repart.

Les chants de l'air sont les plus froids, les moins patients aussi
ils passent et s'en vont nous laissant échevelés
sur l'aile d'un parfum lointain que notre poids rompra bientôt
en plein vol, loin de tout

nos voiles sont cousues de déchirures
nous n'allons jamais bien loin avant que nous traversent les épées du vent
des beautés nous séduisent au-delà des montagnes
le souffle d'une femme les évoque à jamais
qui passait tout à l'heure et qui s'est dérobée

nous croyons nous ancrer aux replis des tempêtes
qui ne nous laissent dans la bouche que tout le sable des déserts

il faudrait éviter d'enfermer l'espace dans un désir de vide.

Chants de la terre à hauteur de racines
beau livre des saisons sur les pages du monde
voilà les plus solides voilà les plus friables
eux qui ont tout perdu, qu'on les ait crus sans failles
nos yeux sont moulus de vermine ;
par les fruits, par l'ivresse, nous voudrions nier
que ce magma nous reprendra pour pétrir d'autres yeux
mais au cœur de la pierre il y a de la boue
et dans la boue nos mains s'évasent

nous croyons aux murailles et aux sillons bien droits
mais les bêtes, les plantes, les pierres sont nos égaux devant la mort

il faudrait éviter de laisser des traces à notre gloire.

Les chants du feu sont les plus doux, les plus trompeurs
ils fusent un instant, on croit s'y réchauffer
alors qu'ils sont exactement ce que sont les chants de l'eau, de l'air
et de la terre
mais plus rapides et ils font peur

nos corps ne sont rien d'autre que ces chants retenus
or nous nommons beauté ce que nous retenons
qui brûlera demain d'autres feux que les nôtres
nous campons un instant autour d'un frisson d'étincelles
parlant d'éternité à une aube qui se lève

nous croyons repartir, la nuit n'est pas éteinte
le temps n'est pas venu de connaître à jamais ce qu'au-delà des chants
nous cherchons sans espoir

aucune certitude ne vaut que nous mettions notre main à brûler :
les chants des hommes ne sont rien d'autre
que notre manque à mourir.

Louise Fortin Ouellet

harmonie

Ailleurs... il y a l'extase de s'envoler
Ailleurs... rejoindre le céleste

Le crépuscule se dessine en toile de fond
L'azur allume les étoiles

Les nébuleuses se distinguent
Lumineuses, elles diffusent la lumière planétaire

Comme j'aimerais être cette étoile filante
Tomber en chute libre dans ce bain d'océan

Voir la mer s'agiter de détresse
Goûter ses embruns et redevenir étale dans son sommeil

Dès que l'aurore pointe
Son éclat se déploie vers l'horizon de feu

Je me fais discrète et j'admire
Tout s'illumine à nouveau et magnétise mon regard

Ailleurs... trouver la plénitude
Ailleurs... vivre en harmonie

la mer

Ailleurs... dans l'intensité de mes désirs
Sa force m'inspire et m'attire

Ailleurs... je marche pieds nus, coupant la vague bouillonnante
Je dérive au gré d'une ondulation berçante

Ailleurs... il y a son tumulte qui me chavire le cœur
Son parfum m'enivre de fraîcheur

Ailleurs... pour transporter mes espoirs
Je veux revenir l'admirer et la revoir

Jean Grignon

fragile

Ton aura émoi de l'aurore
Ta venue genèse des sens

Pour aller à ta rencontre
je me fais écriture
Du verbe j'emprunte la voix
Avec ton nom j'invente des douceurs

Érato elle-même m'abreuve
d'un philtre d'ivresse
Sur des parchemins-confidences
des passions nourrissent
la folie de mes rêves

Mais toi
dans l'anonymat du jour
dans l'oubli de la nuit
tu passes poème insaisissable
aux confins de mon errance

Pour caresser ta peau
je me fais musique
Je sais prolonger toutes les vibrations
Mon appel chante tous les arpèges

Euterpe à son tour embrase
l'opium d'orgues célestes
Prélude à l'envoûtement
En écho l'oiseau-lyre allège
mes pauses mes soupirs mes silences

Mais toi
mélodie furtive
aubade évanescence
tu te perds sans bruit
aux confins de mon errance

Pour adoucir mon étreinte
je me fais danse
Mes gestes apprivoisent l'espace
Je mime ta présence

Terpsichore à pas feutrés accourt
prend chair dans ma chair
pour une valse pour un blues
Séduction des rythmes
Extase des corps

Mais toi
course évasive
chassé-croisé d'un instant
ton élan se fige immobilité
aux confins de mon errance

De désir d'espoir
je réclame encore et toujours
la faveur des Muses

À toi
je m'abandonne fragile

Détresse hélas
Ton regard énigmatique
me juge me tue

Au bout de ma dérive
des continents d'amour
n'en finissent plus de sombrer

Guy Désilets

andante

L'andante du bateau
Qui glisse sur les eaux moirées
Du fleuve en pleine brunante
Et le reflet des lumières de la ville
Qui s'endort couchant rose
D'une fin de journée
Réconcilient le monde
Le repos du joueur de flûte
Entre chien et loup
Reconnaissance de la joie retrouvée
Le jour nous quitte
Comme sur le bout des pieds
Cahier inépuisable d'un Mozart
Le bateau glisse vers le grand large
Dans le silence des musiques du Roy
Figuration fluide de l'Éternel
Glissando des violons d'été
Musique au langage de la
Réconciliation des hommes

À la manière de Haydn
Ou d'autres musiciens anciens
Le génie effleure à coup d'archet
La beauté fluide de l'eau
Dans des lucioles alors que
La nuit établit son règne
Espoir à tire-d'aile
De mélodies sourdes
On se berce de rêves et de nostalgie
Concert de l'éternel ennui
La musique est un jeu ancien
À refaire le monde et la vie

*blues
de l'après-midi*

Un train se plaint dans le lointain
Comme brame le cerf avant l'hallali
Le vent d'après-midi gémit en moi
Comme une plainte de toi
Solitude des ramures qui plient
L'amour a aussi des racines
Mais mon cœur bat inutilement vers des ailleurs
Ainsi vit la rumeur de la ville
Et sur les deux ponts transitent ceux
Qui s'en vont s'arrachant aux étreintes bénies
Et ceux qui viennent réconcilier leurs amours défaites
Tout s'accorde dans un chant d'oiseau
Rappel du voyage et du vide de nos mains
Sur fond d'azur chante le blues de l'après-midi

près du bateau

Caravelle échouée dans l'étang
D'un parc midi le juste
Rappelle la déraison des épopées
Vaisseau sans équipage
Mon cœur vogue vers une terre inconnue
Ainsi je navigue les mers inconnues
Je me croyais arriver aux Indes ardentes
Mais je ne suis qu'ici
Aux Amériques de ma vie
Amours comme épaves souillées
Je n'espère plus qu'un souvenir d'été

n v i t é s

Luc Lecompte

I

Tu ignores si on l'a caché
ou si celui-ci s'abrite
fuyant l'aujourd'hui des gestes.

Où donc se dérobe-t-il ?

Peut-être simplement
là où n'est pas ton haleine
là où l'autre vit en oubliant
ce qui fut *vous*
ce qui n'existe plus qu'en brume furtive.

II

Parfois ton corps cherche
désirant cette limite
ce loin encore parcouru par l'œil
ces montagnes qui font croire
à l'unité du monde
mais qui sans cesse occultent
le versant secret
celui-là
le plus beau
connu seul de l'âme y pénétrant
sans les yeux fades de l'ici.

III

Après l'œil se lève vers ce nulle part
l'œil marche
ne voyant pas encore
qu'il est le centre de l'ici
toujours déplacé autour de lui
l'ici
toujours poussant l'ailleurs
hors de la vue
où qu'elle aille.

IV

L'ailleurs se retire plus loin
dans l'inconnu
l'inconnu sans yeux
voleur
des mots troubles
des regards saccageurs de désirs.

V

Finalemnt
ce lieu vierge
peut-être n'est-il qu'une nuit imaginée
sur le rebord d'un rien ?
Qu'une saison posée
sur le seuil de l'obscurité ?
Tout au plus
un moment flou
parallèle au geste abdiqué
une sentinelle aveugle
foulée dans la mémoire
dans cet ailleurs qui ne sera jamais toi.

Michel Pleau

la neige folle de ton visage

dans la mémoire de grandes étendues de neige

brillent

Jacques Dupin

à cette fenêtre où se fige le paysage
ton silence est encore plus beau

inquiet de la lenteur de la neige
je découvre le poids nostalgique des choses
j'écris les premières phrases
dont tu agites le parfum
tu dis qu'égaré au fond de mes yeux
le soleil a soif de solitude

entends-tu l'âme se réveiller
sous les pierres
et la sève désordonnée de la parole

fatigué de vieillir
le ciel fuit entre les arbres
gonflé du sang de la naissance
il achève près de nous
l'incendie de ce monde

nous aurons passé la nuit à devenir cette ombre
à écouter les battements de l'âme sur la neige

tu me demandes
à quelle distance de l'enfance sommes-nous
bientôt le soleil s'arrêtera
bouquet de sang
au pied des arbres

enterrée dans les mains
l'aube connaîtra la lumière des corbeaux

arraché à l'obéissance de la terre
le vin des songes
attendra au creux d'un jardin sonore

les cloches tendront leurs peaux
au milieu de l'espace qui frissonne
la mémoire sera une nuit inexplicable
aux avancées promises

je retourne vers la narration inachevée du monde
je te le dis
le ciel est l'envers de notre présence

l'herbe sommeille
autour de la pierre
l'ombre d'un arbre prend feu

ton corps appelle
la brève éternité de la terre
dans ta voix demeure
la dernière forme visible
la douceur des larmes habillées de neige

la lumière coule des toits
la nuit déverse ses désirs

tu ouvres en moi des chemins
qui étaient repliés jusqu'à l'absence
les rêves s'enfonçaient dans la neige
la terre était ronde comme une motte orpheline

mais voilà nous regardons maintenant
le fleuve couler dans sa mémoire batailleuse
le temps y cherche la fente lumineuse
et repose là
dans son mystère

les fenêtres dorment
comme des cendres nouvelles
les pierres se reposent enfin
les premières neiges goûtent le sommeil

tu dis les sabliers ont le ventre rond
longtemps entre nous l'éternité n'a été qu'un mot

nous deviendrons des pierres mon amour

l'herbe réchauffe la mémoire
nous sommes de vieilles photos de miel
un peu d'ombre à palper

quelque part ton totem
refait d'anciens voyages
soleils intimes et besogneux

t'ai-je dit que j'aime
le frôlement de nos voix
la neige folle de ton visage



Julie Dorval

quelque part

c'était ailleurs sur le pavé de l'automne
je penchais la tête aux premières tendresses du soir
allongeant le cœur comme les bras quand un enfant s'émeut

nos défaillances avaient un goût d'orange
qui revenait à la bouche comme une douceur de septembre

j'imaginai les contours nus d'une nuit rauque
où la mer se réfugiait en bordure des paupières
et où nos baisers étaient un don de soi

c'était comme le chant d'un piano longtemps retenu

le présent se résumait à une plainte creuse
logée au milieu des espoirs qui viennent avec le bonheur

je saluais ces hantises comme une fécondité passagère
le récit de tes mains
la folie des tulipes quand elles sont tendres à cueillir

je tentais l'errance comme une nouvelle chanson

à l'arrondi de tes épaules je humais déjà le printemps
puis deux chagrins laissés en passant

nos rumeurs pleines d'opium
se racontaient l'or et la démesure
empruntaient au pays quelques confidences étrangères
je ramenaï l'abandon à des venues joyeuses
sans qu'on eût aucun bruit que les nôtres

le vent souriait aux mèches blondes et humides

c'était ailleurs que nous perdions la voix et les manières
derrière les vasistas où s'amenait l'aube épuisée
tandis que nous laissions à d'autres le soin du jour et des routes

tes hanches dessinaient sur mon ventre des vertiges désordonnés
je naissais à un monde clos
où même le café n'avait plus goût de crème
ailleurs je promettaï un peuple en deux corps

tu faisais de moi un instant

nos ombres se perdaient dans le murmure des chambres d'hôtel
le fracas des étoiles était plus las que nos cris

j'aimais la dentelle au-delà des fenêtres et du souffle
j'aimais les éclats jaunes de nos veilles
la fièvre sourde qui traînait sur nos tempes

la nuit s'acharnait contre le jour
à refaire les espaces qui manquent toujours

la fuite n'est qu'une manière de s'appartenir

je descendais au creux d'une prière blanche
ta voix sur ma nuque comme une parade folle

il fallait apprendre aux nuages le passage des anges
et l'infini qui se heurtait au vent de nos gorges

le parfum des visites récitait nos songes
la vie finissait par se perdre à l'entrée d'une chambre
ou sinon par s'instruire du revers de nos chemises

nos bras muets couvaient les paroles éreintées
un bonheur liquide venait interrompre le jour
éveillait le rire comme une grande fatigue

sur le versant de nos derniers soupirs
la pluie s'en retournait à d'autres visages
et je peignais tes ombres pour couvrir la mémoire

nos corps repensaient à demain comme à l'extrémité du monde

je me rappelais l'orangé de tes doigts
au bout d'une souffrance à venir
la distance de nos refrains sur le bois du quai

je savais les oiseaux qui guettaient d'autres passants
d'autres après nous qui joueraient les amants
mais j'avais tes odeurs dans mon récit de voyage

nous avons tiré les rideaux jusqu'au prochain sommeil
jusqu'au prochain carrefour où deux trains s'ennuyaient

il y a toujours dans l'ailleurs une portion d'absence

Aline Boutet

le voyage de la vie

Tout voyage est un retour vers

Jean Desy

Un voyage est resté en nous

Marie Uguay

Quelque chose vous manque. Vous partez à sa recherche.

Vous vous enfoncez d'abord dans la forêt, un boisé d'un millier de mètres carrés derrière la maison familiale. Ou encore, avec le bois de marée, vous vous construisez un radeau. Vous abordez la première île de rochers que le jusant découvre.

Pendant des années vous fréquentez les lieux de haut savoir. Le code des signes vous est révélé. Vous accumulez des données. Vous recevez un diplôme qui le confirme.

Muni de ce talisman vous poursuivez votre chemin fixant l'horizon qui toujours recule. Vous ne sauriez vous croire battu pour autant. Rien ne pourrait freiner votre quête de l'au-delà.

Vous traversez l'océan. L'émotion vous étreint. Vous franchissez la même porte que les civilisations antiques. Vous pensez à l'effort de ces

hommes pour transcender l'angoissante question du temps. Ailleurs d'autres ont asséché des mers et imposé la terre à l'eau.

On vous raconte, de tout temps, les absurdes guerres et vous vous attristez que l'impuissance des hommes en soit réduite à devoir asservir des peuples pour se reconforter. Vous préférez vous attarder aux vitraux des cathédrales, aux illuminations des grands artistes. Pourtant cela ne vous suffit pas. Ailleurs vous sollicite toujours. Vous allez là où votre rêve vous porte.

Un jour vous vous étonnez de vous retrouver à votre point de départ. Vous avez peine à reconnaître ce jardin abandonné où l'enfance bat de l'aile. Depuis le temps, vous en étiez venu à douter de son existence alors qu'il attendait votre retour. Il vous apparaît maintenant que tout ce que vous cherchiez ailleurs, vous le possédiez déjà. Il fallait seulement vous en éloigner pour mieux le percevoir.

Ailleurs occupe tout l'espace de votre désir.

Il vous ouvre au mystère de vos racines.

Jean Deronzier

quelque part

Épier la mémoire du sang répandu
l'instant furtif
l'incohérence de la parole
oublier la présence de la ténèbre
les chaos du cœur
débusquer l'espérance

Briser l'équilibre des sereines évidences
les parfums d'infini
dominer l'ombre et la lumière
l'immensité de l'envol et du vertige
lier l'obscurité à des signes transparents

Savourer
les mots sauveurs
le lent désordre de la terre
l'éclatement des saisons

Entre abîme et firmament
capter un astre
perdu dans l'azur
à la corolle du silence

bien sûr

dis-moi le mot de passe de tes regards
la porte des chimères oscille dans l'ombre
sur tes mondes infinis

bien sûr

il y a la nuit dévoreuse de lune
qui hésite à enfanter l'aurore
dans tes pupilles de lumière rose

bien sûr

il y a l'ombre embaumée des lilas
qui joue à colin-maillard
sur la soie acajou de tes seins découverts

bien sûr

il y a la fontaine des rêves étoilés
qui chante un vieil air mélancolique
dans l'ourlet dénoué de tes lèvres closes

bien sûr
il y a l'arbre sentinelle des vents
qui cisèle l'horizon du couchant
dans l'onde diaphane de tes cheveux

bien sûr
il y a les chants inachevés
qui cherchent le torrent des plaintes brèves
dans la source vive de tes blessures

bien sûr
il y a les silences des sables muets
qui piègent les fantômes des désirs fluides
dans les poings serrés de tes angoisses

bien sûr
il y a les jardins d'espoirs tendres
qui tressent les cordes du bonheur
dans le cœur ouvert de tes joies lumineuses

bien sûr

il y a les lauriers coupés du bois déserté
qui lancinent la mémoire de l'enfance
dans le mirage de tes souvenirs tenaces

bien sûr

il y a tant et tant d'univers inconnus
qui cherchent la fêlure des folies
dans l'étonnement de tes prunelles

bien sûr

alors dis-moi
dis-moi le mot de passe
de tes regards.

pays doux et féroces Les matins de rosée enfantine
évaporent la chaleur des rêves
tourbillonnent dans la folie de l'aube
là-bas
des soleils dorment encore
aux confins du passé et de l'avenir
le fil lumineux de la mémoire orientale
apaise l'agonie muette de l'enfance

La brume courbe la tête des herbes fragiles
noie les remords des amours écroulées
émiette le chemin des angoisses
là-bas
des rivages attendent l'aurore
au levant des pays de souvenance
la blessure se ferme de tendre sève
les larmes rassurent le bonheur disloqué

La maison éviscérée des présences tranquilles
abandonne les sourires aux heures impatientes
cache la folie dans la tanière du cœur
là-bas
une mer naît parmi les étoiles
pour tous les navires d'attente et de promesse
un continent cingle vers l'espoir
voilure gonflée du souffle créateur

Les franges de la dérive continentale
enfouissent à jamais la douleur dans la banquise
mutilent les fleurs des jours abandonnés
là-bas
un jardin scintille dans l'équilibre du vent
une source éclaire l'ombre du silence
l'amour réchauffe l'arbre de tendresse
enlace les mains de lumière tenace

tu es venue de tes pays doux et féroces

Geneviève Rey

errances

Malgré les jours de longue patience
mon centre de gravité flotte encore
quelque part au milieu de l'océan
mes racines cherchent leur chemin
entre les rocs de granit acéré
je suis d'ici je suis d'ailleurs

Malgré les lambeaux de silence
les paupières closes de sommeil
j'investirai villes et villages
à la rencontre des mots prisonniers
des êtres et des choses
je suis d'ici je suis d'ailleurs

Malgré les embâcles obstinés
le fleuve m'emporte vers les anciens rivages
encore toujours j'inverserai le courant
je m'agripperai à cette terre
j'apprivoiserai ses hivers
je suis d'ici je suis d'ailleurs
je suis d'ici

enfant rebelle

Enfant des quatre vents
des bottes de sept lieues
des trente-six chandelles
tu poursuis ta course
À contre-temps

Enfant du grand large
tu romps les amarres
tu brûles tes vaisseaux
tu remontes les fleuves
À contre-courant

Enfant voleur de nuits
tu remplis tes yeux d'étoiles
tu te cognes aux planètes
tu chavires vers l'infini
À contre-ciel

Enfant des royaumes interdits
tu effaces la trace de tes pas
ton âme est lisse
de chagrins et de regrets
À contre-cœur

encore un peu

Encore un peu de temps pour d'autres partances
pour la face cachée des mers
mirages mouvants
plages incendiées

Encore un peu de bleu pour agrandir le ciel
pour les clartés nocturnes
chuchotement des étoiles
planètes détournées

Encore un peu d'amour pour enchaîner l'amour
pour les dernières caresses
lit défait tiédeur des corps
murmures sur l'oreiller

Donnez-moi encore un peu
de soleil et de vin doux
donnez-moi
des orages et du piment

aux portes du ciel Vous attendez aux portes du ciel
délaissant les rivages tranquilles
des mers familières
révolté, vous êtes parti
dans la morbide splendeur
des soleils couchants

Vous attendez aux portes du ciel
capitaine manqué de vaisseaux pirates
écumeur de nuits
veillant dans l'ombre
pour piller les étoiles

Croyez-vous amadouer les anges
avec vos miroirs aux alouettes
vos verroteries de pacotille

Vous attendez aux portes du ciel
un signe qui ne vient pas

Bertrand Tremblay

encore

je me laisse emporter jusqu'au silence

Jean-Noël Pontbriand

ce sera après tant d'omissions
après tant de serrements
la terre aura ressassé
notre chair et nos os
notre souffle sera retourné
à l'atmosphère

ce sera de nouveau l'univers
impossible à parcourir
et seulement nous
pour aborder le mystère

encore une fois je viendrai
naviguer vers un brin
de transparence

ce sera un lac fossile
un puits dense d'énergie
nous essayerons de comprendre
que chaque espèce est louve

ce sera le retour aux marraines nucléaires
le creuset des étoiles l'espace d'un instant
sans penser le langage sans calculer l'origine

ce sera l'heure où ta main me prendra
je n'aurai pas de permis
pour marcher sur cette terre

ce sera notre grâce projetée en galaxie
un être superbe enfin émergé de nous

ce sera l'aveu de notre perte
nous n'avions que deux mains
depuis le feu qui nous livre

ce sera comme s'il n'y avait ni ordre ni musique
comme si le maquillage offensait
comme si ce n'était plus nécessaire
de créer des liens

ce sera très exactement cet abandon
la chute de nos vies
vers ce pourquoi nous écrivons

ce sera quand je pourrai marcher
et que mes pas seront transmis
arpentés depuis l'espace

ce sera un chant rempli de notre voix
une onde parfaite et fondamentale
dont nous aurons été l'harmonique

un ordre clair qui nous recommence
une trace de parole retournée au silence

un même moment d'univers
où nous serons secondes compactes
et provocantes

Oneil Bouchard

cap Martin

C'est pour dire le regard salé des foins sauvages
que berce la vague depuis le granit des côtes
C'est pour dire la roche triomphante que dévêt la marée
gros caillou ou petite roche le cul enfoui dans le néant de la vase
à boire les applaudissements des vagues distraites
qui bondissent insouciantes sur la grève déserte

C'est pour dire l'errance sauve qui peut en avant
qui découvre la pudeur d'un chant rauque corneille en son ventre
le sentiment béant de ne plus désormais avoir à se blesser
C'est pour dire la bâche de lassitude et le courage sourd
que déploie le matin en soufflant dans les voiles
pour gonfler un cœur nénuphar jusqu'au portail du soir

C'est pour dire le hasard d'être né droit à l'envers
qui fait entendre le monde comme dessous la glace
figé pelotonné en traîneau sur le derrière du son
à rêver de parler d'amour depuis un brasier de lave
c'est pour dire la peur des rivières ou de revendiquer sa place
la peur des voix fières ou du trou lisse et glissant dans la glace

C'est pour dire l'espoir qu'en sa tête en son cœur une aiguille pivote
dans le sens indiqué par la charte du tendre
C'est pour dire que ce soir une enfant de huit ans est venue cuisiner
que la peau d'orchidée des crêpes bavait de tous les sucres du monde
bleuets en confitures et framboises aux deux miels
marmelade de bleu et cheddar de vache en ciel Aerosmith

C'est pour dire sa peur de disparaître en coup de vent
sans avoir dit je t'aime autrement qu'en mots d'encre
sur la peau d'un papier en quête d'absolu à conjurer le mal d'être coupable d'être
C'est pour dire que des fois on est tellement tout là, tellement las d'être tout là
qu'on est plus pantoute là et si seul pantelant à brouter

l'étincelle qui crépite en mémoire

C'est pour dire quand on nage dedans
ça s'peut qu'on la voie pas la piscine au bonheur
alors en beau malade on se bat jusqu'au bout crayon en bandoulière
et on pédale sur son tricycle dans la choucroute moulin-à-vent
en espérant par en avant oh ce regard, cette rivière de brume
ce bassin de cascade qu'aucune fontaine ne saurait égaler
pour éteindre brûlant son cœur Cyrano

Normand Génois

espace

*Aucun chemin. Juste quelques pas
à la lisière de l'aube.*

Hélène Dorion

Cela n'est rien

la mer de vagues heures
les volées d'ombres mouchetées frisent la grève

élèvent reposent

rochers fluides eau ferme ciel moutonnant
à mes pieds

l'éloignement se rapproche le vertige me ravit

filin rose de la côte minutieuse occupation
de l'univers

La terre

océane boréale azurée

nous cueillons des cailloux sur le sable de l'anse
adoucés par le temps

cela apprivoise la folie désamorce la hâte

nous amarrons des instants mûris qui toujours
se détachent

un cargo recoud l'horizon

Le temps est ici total fini
lié soudain
au délié d'un renard

ruse du vent m'apporte fraîcheur d'Ouessant

cette pure mollesse nous rend un peu plus éternels

courbant sous la beauté nous distillons
sur notre langue des plaquebières

confluence
renflouer la barge du Montagnais

Solitude

traquée par l'oubli et la disparition

confinée à l'habitation de la légende

des cris d'enfants luisent à quatre heures
nous apprennent le sens du fleuve

se joue devant moi une scène originelle

indigène j'entre dans l'eau glaciale

Désertant ma propre parole je gravis le silence
indicible et complice

des essaims de lumière butinent l'ivresse

pierre agitant l'eau tronc salé sans écorce qui grisonne

l'après-midi brûle se fracasse près du rivage
nous mord les pieds sillonne les îles

ici devient *ailleurs*

Un îlot d'ailes farouches la volupté
 être ensemble
nous entraîne vers ses parfaits lits de cailloux

l'âme va choir sur l'éclat du jour le ciel contemple
immobile le très doux naufrage

l'eau bavarde réveille le vent

restons debout n'entrons pas dans nos têtes
je ne crains pas l'érosion

Monique Laforce

au Japon

à Aude

*Je vous écris pour me quitter.
Comme d'autres voyagent.
Comme certains meurent.
Je vous écris pour n'être ailleurs
que le souvenir de moi.*

Au Japon nous n'étions, ni toi ni moi. Jamais nous n'avons fait ce voyage. Cet homme. D'où venait-il ? Ne nous connaissait pas. Ne savait ni ton nom ni le mien. Ni la lèvre qui tremble ni la douceur du sourire. Aucune absence ne ressemblait à cet homme. Ni pour toi. Ni pour moi.

Au Japon, qui étions-nous ? Et quand ? Pourquoi n'avons-nous jamais fait ce voyage ? Aimé cet homme. Dormi devant sa porte ou fui dans un train de nuit. Au bout du monde et de nos vies. Quand le ciel bascule avec la peur. Qui n'étions-nous pas ?

En quel lieu d'exil ne nous attardions-nous pas ? Ni toi ni moi. Les caresses de cet homme nous restaient inconnues. Les mots tracés comme des dessins trop beaux sur des vitres noires. Nous n'y jetions aucune pierre. Les murs écroulés dans les villes anonymes, nous n'en avions aucun souvenir.

Qui n'avons-nous ni suivi ni abandonné ? Nous n'étions les étrangères de personne. Ni toi. Ni moi. Ce train, cet avion manqué. Dis-moi. Redis-moi peut-être. En quelle gare, quelle saison éteinte ? Quel ennui effacé ? Où n'étions-nous pas ?

parfois

*Le dimanche s'étendait à perte de vue
À couper le souffle au couteau.*

Aline Boutet

Parfois, nous revenons derrière la fenêtre des dimanches. Nous fermons les rideaux lourds de nos théâtres d'amertume et d'ennui. Le jeu se déroule dans la lenteur. Sans public et sans applaudissements.

Nous n'aurons rien décidé, rien promis. Un ange accordera trop longtemps un violon de bois tendre. La messe sera dite à l'envers de l'enfance. Nous aurons connu la faim. Le froid. La soif. Nous aurons franchi des frontières. Accueilli les caresses. Consolé des détresses mais jamais la nôtre.

Chopin rejoint nos dérives calmes. La ville ne ressemble à rien ni à personne. Les yeux voient plus loin que la portée du regard. Les mains suffisent à dessiner la présence. Un homme crucifié nous tend les bras. Chagall fait basculer la mémoire dans un ciel noir.

Nous aurons déchiré nos images sans sacrifier aux dieux et mimé la fuite sans jamais partir.

Hier s'adosse à demain. Derrière les lourdes tentures de velours bleu nous attendons la fin de nos dimanches. Nous léchons nos larmes sur la vitre. Il est tard. Il est toujours trop tard. Nous sommes d'ici comme d'ailleurs.

Guylaine Pelletier

ailleurs en Amérique

C'est une soirée répandue sur l'asphalte
Une soirée à mains nues soirée de jeans souillés
Les enfants d'Amérique ont des jambes de chrome
Leurs doigts de paille sèche
Brûlent les rêves
Par la racine

la vie à nœuds

Paris ou ailleurs nous ne savons pas vivre ensemble
le long des grands fleuves l'horizon est une lumière
au néon nos âmes se cassent en fuyant
les maisons aux yeux noirs gardent les secrets
Montréal touche le ciel des doigts tu reviens
entre les nuages les rues s'étirent le cou
la ville part en peur je m'accroche au cou des
outardes c'est un matin battant la chamade
le ciel étale un soleil le vent s'éparpille dans les
sous-bois les bouches font un tel vacarme

tourments

Tu plonges souvent
Ailleurs
ton vague à l'âme
Le ressac cassera-t-il tes tourments ?

regarde

Regarde comme cette soirée a une tête ébouriffée
Écoute le froufrou de ce nouvel été Cours le ciel
à ton cou Tes mots n'ont plus le sens du devoir
La nuit large couvre l'horizon Cette soirée a un
de ces panaches Les feuilles bavassent dans les
branches brassent bardassent reviennent d'ailleurs
Le vent pousse dans tous les coins notre ville qui
chante à tue-tête Entends-tu nos têtes
sortent du carcan L'été claque sous nos langues
Notre ville est en fuite Retrouvons-nous au café
Écrivons nos noms sur des itinéraires de voyage
La planète est une grosse estampe sur fond noir
Il pleut Il pleut Les minutes filent comme des
outardes Les mains croisées Les yeux clos
nous avons la folie du vin La rumeur scellée sous
vide Demain matin les pupilles éclipseront les
rêves

Jean-Baptiste Desgagnés

mirages

Mirages du chemin qui reluit
Mille reflets de l'eau volatile
Qui n'est pas de l'eau !
Mensonges si beaux !

Mirages du métal qui brille dans la nuit
Mille parures de l'or et du cristal
Qui n'est pas de l'or...
Mensonges qui dorment !

Mirages des yeux qui rient...
Mille visages malheureux, pâles reflets
Qui ne sont pas d'amour
Mensonges qui fuient !

Mille voix, mille mots, mille gestes
Mille résonances, mille paroles, mille caresses
Qui s'enflent aux bruits... sans cesse
Mais qui n'ont rien dit !

Pourquoi tant d'attraits
Sur nos cœurs
Mirages
Quel est l'objet de vos aillours
De vos tourments séducteurs ?

Mirages magiciens du réel
Qui nous glisse entre les doigts
Vous êtes amuseurs, jongleurs
Votre âme s'évanouit plus d'une fois
Pour mirer nos yeux éblouis
Nous sommes prisonniers
De vos rayons ensorceleurs
Dans le prisme de nos cœurs !

Mirez, mirez-vous en nous
Admirez le reflet de la vie...
L'immense forêt qui se contemple
Dans le lac qui prie !

Arlette Fortin

ta courtepointe

Fragiles tes mains posent un geste tendre à peine elles effleurent la dentelle de la fenêtre l'émoi te rejoint Tu cherches quelque chose tu regardes ailleurs tes yeux n'attendent plus Ils boivent

Tu salues tes ancêtres ces arbres sans chevelure qui te regardent et t'aiment Tu le sais Le bocage finit là où tes pas le caressaient Aujourd'hui tes forces manquent à l'appel mais c'est si loin que tu erres par les pensées

Ce vieux poteau de cèdre ses rides tout près de lui des roches redisent ta vie Rondes plates cassées Tu te souviens des pas des mains qui les ont conduites ici Ton homme et ta ribambelle d'enfants leur visage indélébile à jamais tracé Et tout en broussaille l'herbe morte l'herbe frêle Non rien jamais vraiment ne meurt

Tu écarter le rideau Bientôt tu sais qu'il sera l'heure de baisser les yeux Tout sera là En toi Intact Ce toit au loin en témoigne ses quelques

planches qui résistent encore qui ne cèdent pas malgré l'usure Autant de reflets dans la mare parmi les ronds de lucioles qui hésitent entre vivre et mourir

Voilà que tu ouvres la fenêtre Des chants d'oiseaux des odeurs d'humus avivent ta jeunesse Quelque chose fragilise l'instant quelque chose d'une ambiance d'un rappel

Et tu souris conquise La brise berce ta fatigue porte le souffle de tes absents touche ta survivance Tu respires à grands coups l'odeur des lilas sur la table l'offrande agite tes papilles À l'emporte-pièce tu salives tu inhales à distance les effluves des biscuits et des galettes d'hier Le silence anime quelques fragments épars : des mains qui vident les plateaux des pas d'enfants des disputes et des rires à te renverser l'âme des visages tant aimés Le temps recèle les fournées des jours comme des nuits de ce si bon voyage T'en ramène les arômes

Maintenant tu fermes la fenêtre Tu as refait ta courtepointe Tu dormiras ce soir dans ses étales Bientôt tu sais qu'il sera l'heure de fermer les yeux

Augustin Michel

balance

Il était 10 heures quand j'ai appris pour mon ami. Je suis certain qu'il était 10 heures quand j'ai su. La petite aiguille marquait bien 10 et la grande 12. Et j'étais là à regarder la mince aiguille qui marquait les secondes. Elle semblait faire du surplace, le temps s'était comme arrêté ce matin-là. Même le balancier de l'horloge semblait ne plus vouloir bouger... le temps s'était figé l'espace d'une seconde.

Mon ami, ils l'ont trouvé qui se balançait dans son sous-sol. Et c'était pas les balançoires de notre enfance. Ils ont dit qu'il était là, inerte, figé par le temps, mais c'est lui qui a arrêté son temps. Pour lui, l'aiguille des secondes s'était arrêtée. Pour lui, il ne sera plus que 10 heures, 11 heures ou minuit. Pour lui, le temps ne comptera plus. Il est là qui se balance pour la dernière fois. Mais il ne joue plus, il ne jouera plus...

Enfants, lui et moi allions au terrain de l'école, enfants, lui et moi nous nous balançons chacun sur sa balançoire, enfants, lui et moi nous jouions. Mais là, mon ami se balance. Mon ami joue seul, mon ami n'a pas voulu jouer avec moi ce jour-là, mon ami ne viendra plus jouer avec moi. Mon ami, il est parti se balancer vers l'éternité. Comment je me sens, mon ami, il s'en balance !

Pierrette Pelletier

La bouche et la gorge remplies de larmes
il faut aller fouiller dans l'armoire aux jouets brisés
il faut déverrouiller les portes
casser la maison
revisiter les secrets accrochés aux flancs du verbe
il faut nous promener dans ces dortoirs imaginaires
il faut délirer sur nos continents disloqués
il faut avancer dans le pays tremblant des fantômes reniés
oser lire dans les marges les fantasmes agressants des corps
il faut entrer dans les empires sauvages de nos errances
il faut abattre les murs-forteresses des chambres de bois
hallucinés perdus dans une folle spirale
vestiges et vertiges
il faut il faut

Alors nous serons absous
le territoire sacré de l'enfance
sera notre Ailleurs de miel et de soie

Nous survivrons à notre destin

Christian Fleury

Moi aussi j'y ai cru
nous étions un hiver de timidité
toi
ton regard était un grappin de tendresse
tu portais la science comme un vêtement
moi
moi, je cherchais simplement ton ventre d'été

Moi aussi j'y ai cru
tu me fais la guerre froide
mes lettres sont un dépôt de munitions abandonné
es-tu partie chercher ailleurs
la suite de mon baiser ?

T'aimer de loin ?
ton silence est une autoroute qui dévore
des carcasses tristes de voitures perdues
je mesure au parcmètre
l'espace vert que tu m'as laissé
d'ailleurs
ailleurs n'existe plus

finirons-nous
nous aussi
à la décharge des amours jetables
et de l'ennui TV couleur climatisé ?

Es-tu partie chercher ailleurs
la suite de mon baiser ?
d'ailleurs
ailleurs n'existe plus

moi aussi j'y ai cru

Louis Bergeron

*première auto
venue d'ailleurs*

Cette femme qui prend le pneu à pleine paume
a tout conduit sur cette terre
Ford Chrysler VW Lada Citroën
sa maman lui a laissé une maison à Maria
devant ce qu'on appelle là-bas la mer
lorsqu'elle se rougit les lèvres
la route défile ses animaux écrasés
marmottes ratons-laveurs chiens chats
livreurs de pizzas accusés de crimes
la route en est jonchée

C'est une femme à vitesse folle
qui fixe à l'horizon plat
le tombeau ouvert de l'avenir
elle roucoule dans les gaz-bars
hume de la gazoline
haut indice d'octane

Elle n'a qu'un rêve profond
épouser un gars de Maria
qui la prendra toujours dans l'auto
cachée dans une baie sauvage
sertie dans le rivage
devant la mer
Et elle tourne sur les chapeaux
son coin de terre automobile

*deuxième auto
venue d'ailleurs*

Sur la route il pleut
l'auto jaune avance tant qu'elle peut
un mensonge est écrit
sur un panneau rouge et blanc :
Arrêt

Mais elle fonce l'auto jaune
ensuite se succèdent hôpitaux et affiches
avec les hamburgers pourris des fast-foods
un garage en flammes
crache des pneus brûlants
qui roulent dans tous les sens
comme les bouches étonnées
de ceux qui ont le feu sacré

L'auto fait un tonneau
s'immobilise en marécage
sur des carcasses de motoneiges
d'avions à réaction désuets
et de membres artificiels
de bêtes politiques impopulaires
aux articulations oxydées

Et il pleut sans arrêt
c'est la soupe de la vie
tellement cuite
qu'elle se détache de l'os



Bernard Fiset

Sur les bancs de neige
de la mémoire
de vieux échos
battent de l'aile

Mots insonores
écorces nues
gonflées d'absence

Tu les croyais disparus
échappés de ta mémoire

L'espace d'un regard
un souffle ancien
les ramène
aux fenêtres du silence

Qu'une aile de plectrophone
bruisse
et l'âme tremble
dans l'horizon de l'œil

Gaston Sylvain

un chemin dans la brume

Un chemin dans la brume
Une route dans le noir

Des pas dans la nuit
Conscience perdue
Cherchant une issue

Entre matière et contrainte
Se libérer des entraves.

Échapper aux mensonges
À l'opacité des plans noirs

À la haine tentaculaire
Qui assiège le monde
Et l'esprit.

Trouver une fissure
Suivre un chemin
Encore caché par la brume.

Garder son cœur
Qui se serre
À cause de l'angoisse
Et du mal étendu,
Partout présent

Chercher l'issue
Trouver une fissure
Un chemin
Une terre habitable

Entre-temps, serrer les dents
Contre tout espoir marcher
Contre toute prévision
Tenir

Tenir ici
Marcher vers ailleurs, autrement

tu pars

Tu t'en vas

Tu as foulé
Les choses, les personnes

Tu t'étonnes
De ne plus me voir
De ne plus m'entendre
Si gai qu'avant

Tu as d'autres amis
Répétant tes mots
Et pensant de même

Tu quittes
Ceux qui pointent
Ce qui te ronge et t'épouvante

Alarmes retenties
Repoussées et maudites
Tues et cachées

Un ami peut-il approuver
Sans fin les folies
Que tu nourris ?

Accepter que tu sois moins
Que ce que tu es ?

Laisser les lumières s'éteindre
Sur la fin de l'amitié ?

Sur le bris de ton être
Sur la haine entretenue
Sur la vengeance souterraine ?

Même ailleurs
On emporte son monde antérieur

Claudie Gignac

Dans les lointains de la nuit
le couple lumières-ténèbres
voyage en songes
l'attente est lente
la tristesse de l'eau
infinie
au printemps
une chaleur ouvrira enfin
les portes d'un rêve
si longtemps regardé
mais toujours désiré
pareillement



o r **C** r e s p o n d a n c e s

*Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.*

Charles Baudelaire

Les Fleurs du Mal

G e n e v i è v e R e y

J u l i e n G r a c q

Le rivage des Syrthes

*Et de quoi peut encore se réjouir une pierre inerte,
si ce n'est de redevenir le lit d'un torrent.*

A l i n e B o u t e t

R o l a n d G i g u è r e

Forêt vierge folle

On est toujours prisonnier d'un cadre, d'une fenêtre, d'un ciel.

L o u i s e F o r t i n O u e l l e t

S u s a n n a T a m a r o

Va où ton cœur te porte

*Pour moi, le vent c'était la vitalité querrelleuse de ton adolescence.
Tu ne t'en es jamais rendu compte, mon trésor ?
Nous avons vécu sur le même arbre, mais à des saisons différentes.*

P i e r r e t t e P e l l e t i e r

É m i l e N e l l i g a n

Poésies complètes

Le vent du soir odore...

N o r m a n d G é n o i s

J o s é A n g e l V a l e n t e

Trois leçons des ténèbres

*Le mouvement : exil : retour infini : vertige :
le mouvement lui seul est la quiétude.*

G u y l a i n e P e l l e t i e r C h r i s t i a n B o b i n

Éloge du rien

*Votre lettre est là... Une petite femme d'encre, modeste,
avec sa jupe un peu froissée, ses phrases croisées sur ses genoux.*

C l a u d i e G i g n a c C a t h e r i n e F o r t i n

Le désarroi des rives

Chaque matin est une nouvelle. Chaque départ, un commencement.

J e a n G r i g n o n I t a l o C a l v i n o

Leçons américaines

*La poésie est la grande ennemie du hasard,
bien qu'elle-même fille du hasard,
et consciente qu'en dernière instance il gagnera la partie.*

B e r n a r d F i s e t H e l l a S . H a a s e

La source cachée

*Celui qui désire passionnément voir en un éclair passer l'insaisissable,
qui vit dans cette attente continuellement tendue d'un seul instant
de révélation, celui-là n'erre pas sans but.*

M o n i q u e L a f o r c e B l a i s e C e n d r a r s

Prose du transsibérien et de la petite Jeanne de France
Du monde entier

*J'ai des amis qui m'entourent comme des garde-fous.
Ils ont peur quand je pars que je ne revienne plus.*

Jean Dorval Antoine de Saint-Exupéry

Citadelle

*Car vous avez besoin d'une étendue
que le langage seul en vous délivre*

Arlette Fortin Rainer Maria Rilke

Lettres à un jeune poète

*Efforcez-vous d'aimer vos questions elles-mêmes,
chacune comme une prière qui vous serait fermée,
comme un livre écrit en langue étrangère.*

Louis Bergeron Henri Michaux

La vie dans les plis

*... il dort à cheval dans sa plaine immense.
Son chemin est l'horizon circulaire
et la Tour percée du ciel astronomique...*

Jean Deronzier Sylvie Germain

Nuit-d'Ambre

*Toute parole était en fuite désormais.
La parole était surprise, et prise de vitesse par une autre parole
qui n'était ni fracas ni tout à fait silence,
mais quelque chose comme un très bas murmure.*

Christian Fleury François Vigneault

Où vont les chevaux des manèges ?

*Nos dés jetés
contre la paroi du monde*

Bertrand Tremblay Renaud Longchamp

Décimation 3 : Ataraxie

*Car le vent m'entraîne
à l'atroce procès du vivant
qui se déplace
à la frontière des mots labiles
et des feuilles mortes*

Julie Dorval Christian Bobin

Autoportrait au radiateur

J'habite ce qui réjouit mes yeux

Augustin Michel Paul Valéry

Texte inscrit sur un fronton
du palais de Chaillot, Paris

*Il dépend de celui qui passe
Que je sois tombe ou trésor
Que je parle ou me taise
Ceci ne tient qu'à toi
Ami n'entre pas sans désir*

Guy Désilets Dylan Thomas

Poète gallois

Le poète est un homme harassé par le don.

Oneil Bouchard Raoul Duguay

Extrait de chanson

Tout est toujours à recommencer.

G u y G e n e s t

D o n J u a n M a t u s

cité par Carlos Castaneda
Histoires de pouvoir

*La terre sait que Genaro l'aime, et elle lui
accorde sa protection. Voilà
pourquoi la vie de Genaro est remplie à ras bord
et pourquoi sa situation,
où qu'il aille, sera toujours comblée (:)
Genaro se promène dans les
sentiers de son amour (...)*

J e a n - B a p t i s t e D e s g a g n à s

G i l l e s V i g n e a u l t

Chanson *Mon pays*

*Entre mes quatre murs de glace
Je mets mon temps et mon espace
  préparer le feu la place
Pour les humains de l'horizon
Et les humains sont de ma race*

G a s t o n S y l v a i n

A r l e t t e F o r t i n

Revue *Poésie 2*

*Regarde au loin
Une  le
Une  le nous attend

En apparence nous voguons vers elle
Mais toutes les  les sont en nous

C'est là que dorment nos oiseaux fatigués
Nos cicatrices et nos talons usés*



e R g a r d S t e - M a r i e i c h a r d S t e - M a r i e



photo : Sara Lamiande

Vous êtes ici

Être ailleurs, c'est être où l'on n'est pas. Dans ce lieu où l'herbe est plus verte, le soleil plus chaud, les femmes plus ardentes. Où le vin est plus doux et l'ivresse plus légère. Mais vous savez bien qu'ailleurs est une chimère, une vaine invention car vous êtes ici et vous ne serez ailleurs que pour ceux qui ne sont pas partis.

Vous êtes ici mais il suffit de peu pour que l'illusion soit parfaite : les magiciens sont passés et vous voici à la dérive, emportés autre part où le temps ne compte pas ; là où les lois n'ont plus cours. Un mot, une image et vous voilà déraisonnables.

Le magicien sait qu'être ailleurs, c'est vouloir faire semblant. Faire comme s'il n'y avait pas de truc. Mais il y a un truc. Même quand il n'y a pas de truc, il y a un truc. Le poète prend un mot, le fait passer pour un autre ; le photographe vole une image... et vous voilà consentants, en route pour n'importe où.

Richard Ste-Marie

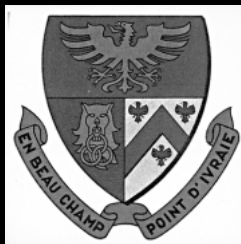
29 août 2000



“Un endroit où le café bistro tient
une place de premier choix
entre une cuisine de simplicité
et la recherche constante
de la qualité et de la fraîcheur...”

**203, ST-JOSEPH EST
COIN CARON
QUÉBEC (QUÉBEC)
(418) 640-0597**

GALERIE D'ART
BEAUCHAMP ET BEAUCHAMP
Vincent et Sophie Beauchamp
10, rue du Sault-au-Matelot
(coin de la Montagne)
Québec (Québec) G1K 9A8
418 694-2244



GALERIE D'ART
BEL ART & ASSOCIÉS
Sophie Beauchamp
125, Côte-de-la-Montagne
Québec (Québec) G1K 9C9
418 694-1144

GALERIE D'ART ROYALE
Marc Beauchamp
53, rue Saint-Pierre
(Place Royale)
Québec (Québec) G1K 3Z7
418 692-2244

Une histoire de Famille

AGENT • DISTRIBUTEUR EXCLUSIF D'ARTISTES RECONNUS POUR LE CANADA ET LES ÉTATS-UNIS

Sylvie Deronzier

illustratrice
artiste peintre

Téléphone/télécopieur (418) 626-0990



BOUQUINERIE - CAFÉ
MILLE FEUILLE
rx

Fine cuisine végétarienne

1405, chemin Ste-Foy
(angle Marguerite-Bourgeois)
Québec (Québec)
G1S 2N7

Téléphone : (418) 681-4520
Télécopieur : (418) 681-9920

Restaurant • Bouquinerie • Café • Terrasse • Librairie



*La Librairie du Nouveau Monde
est heureuse de saluer les poètes et les artistes
de Québec ainsi que les éditions de l'Oésie!*

Librairie du Nouveau Monde
103, rue St-Pierre à Québec
derrière le Musée de la Civilisation
tél.: 418 694-9475
télé.: 418 694-9486
Courriel: linomond@total.net



SOINS VISUELS COMPLETS

- Examen de la vue
- Lunettes
- Verres de contact
- Lunettes de soleil

Place Laurier 653-6611

Les Saules 877-9456
St-Marc 625-4981

Donnacona 285-1333
St-Raymond 337-6751

Félicitations aux auteurs et auteures
et bonne lecture à tous !

Pour un séjour en poésie au bord du fleuve

La petite auberge

La Luciole

chambres et petit déjeuner

178, Chemin des Bains, Saint-Irénée (Québec) G0T 1V0 (418) 452-8283

Courriel : lucie.tremblay2@sympatico.ca

<http://www.quebecweb.com/luciole>

P oésie

Numéro 3, 2000

43 textes inédits

7 images infographiques

les éditions de
l'Oésie

225 A Châteauguay,

Québec, Québec

G 1 K 2 E 1

tél. : (418) 648-8435

brtremble@yahoo.com

www.ava.qc.ca/edition/

R e v u e P o e s i e

ISSN 1480-1140

Louis Bergeron
Oneil Bouchard
Aline Boutet
Marc Chabot
Jean Deronzier
Jean-Baptiste Desgagnés
Guy Désilets
Jean Dorval
Julie Dorval
Bernard Fiset
Christian Fleury
Arlette Fortin
Louise Fortin Ouellette
Guy Genest
Normand Génois
Claudie Gignac
Jean Grignon
Monique Laforce
Luc Lecompte
Augustin Michel
Guylaine Pelletier
Pierrette Pelletier
Michel Pleau
Geneviève Rey
Gaston Sylvain
Richard Ste-Marie
Bertrand Tremblay